Les savoirs urbains en Russie au tournant du xx^e siècle

Émergence, cheminements, sources étrangères

*Russian urban knowledge at the turn of the twentieth century: Emergence,
developments, and foreign sources*

Ewa Bérard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/9209>

DOI : 10.4000/monderusse.9209

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2010

Pagination : 581-598

ISBN : 978-2-7132-2316-7

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Ewa Bérard, « Les savoirs urbains en Russie au tournant du xx^e siècle », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 51/4 | 2010, mis en ligne le 20 décembre 2013, consulté le 02 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9209> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.9209>

Ce document a été généré automatiquement le 2 septembre 2022.

Tous droits réservés

Les savoirs urbains en Russie au tournant du xx^e siècle

Émergence, cheminements, sources étrangères

Russian urban knowledge at the turn of the twentieth century: Emergence, developments, and foreign sources

Ewa Bérard

Villes, fragmentation des savoirs et sociologie urbaine

- 1 En 1926, Robert Park, l'un des fondateurs de la sociologie urbaine à l'université de Chicago, écrivait : « Une des raisons qui ont fait que les villes ont toujours été des centres de vie intellectuelle, c'est qu'elles ont tout à la fois permis et accentué l'individualisation et la diversification des tâches »¹. Et Louis Wirth, son camarade, de préciser : « Le caractère segmentaire et l'accent utilitaire des relations interpersonnelles en ville trouvent leur expression dans la prolifération de tâches spécialisées que nous voyons sous leur forme la plus développée dans les professions libérales »². Pour les deux sociologues, le « mode de vie » caractéristique de la grande ville, dont la population est constamment renouvelée par les migrations, produit une mentalité qui se distingue par le rationalisme, la sécularisation et le cosmopolitisme. Ces traits d'esprit favorisent l'éclosion d'une démarche scientifique rigoureuse, critique et systématique. Quand et comment un tel constat des liens entre vie urbaine, travail scientifique et professionnalisation intellectuelle a-t-il été formulé en Russie ? La réponse à cette question nous conduira à envisager la naissance des sciences sociales de la ville.
- 2 Réfléchissant, en 1862, sur l'avenir d'une Russie bouleversée par l'abolition du servage, Boris Čičerin postule que l'importance des villes va au-delà de leur existence en tant que communauté et centre du commerce (fonctions qui ne leur sont pas exclusives). C'est parce que la ville est aussi un « foyer de culture, terrain où se développe la pensée politique, qu'elle a plus d'importance que le monde campagnard »³. Čičerin, l'un des très rares défenseurs de la ville en Russie, mettait donc en avant l'argument de sa fonction

intellectuelle, notamment en matière politique. La fonction économique des villes est à ses yeux secondaire, ce qui, dans la Russie des années 1860, s'explique aisément.

- 3 Dire « politique », c'est dire sciences sociales. Très en avance sur son temps, Čičerin défie ainsi le trait dominant d'un monde intellectuel russe qui ne conçoit de réflexion sociale que sous forme de belles-lettres ou d'essais journalistiques.

Littérature et sociologie

- 4 Le fil conducteur de la production littéraire du xix^e siècle est celui de « l'opposition binaire » entre Pétersbourg et Moscou⁴. À travers les représentations littéraires et poétiques des deux capitales, c'est toute une gamme de situations et de stratifications urbaines, de comportements et de types citadins qui est décrite. Donald Fanger a montré ce que cette « prose urbaine » russe devait à la « prose urbaine » française et anglaise, et ce qu'à l'inverse, elle avait apporté d'inimitable et de nouveau⁵. Tel un ogre de l'esprit, ce topo littéraire engloutit toute l'énergie intellectuelle des hommes du xix^e siècle. Images et jugements forgés par les écrivains tiendront lieu de thèses sociologiques. L'imagerie culturelle étouffera la pensée sociale.
- 5 Le processus d'urbanisation et le progrès des connaissances qui l'a accompagné au tournant du siècle induisent un choc entre les deux modes de penser le social. La posture charismatique de l'écrivain, ce « maître des pensées », pour reprendre l'expression de Vissarion Belinskij, se heurte aux autorités intellectuelles nouvelles. Le poète et philosophe symboliste Vjačeslav Ivanov confesse son désarroi devant « le Scylla de la sociologie ou le Charybde de la psychologie, deux monstrueux estomacs dont la fonction est désormais de digérer notre *culture théorique et démocratique dans l'organisme collectif* »⁶. [c'est nous qui soulignons, E.B.] Et Ivanov d'assigner la tâche de transmission du savoir à un « mythe éternel » dont la flamme serait réanimée par des rites de la « communion primitive ». Pour ce qui est des villes, la pensée « mythique » aura encore de beaux jours devant elle, nous y reviendrons. Mais le défi de la « pensée théorique et démocratique » n'en est pas moins réel. Ainsi Konstantin Arsen'ev, le rédacteur de la revue libérale *Vestnik Evropy*, couvre-t-il de sarcasmes la « rhétorique usée » de Vassilij Rozanov et les formules incantatoires par lesquelles l'écrivain a prétendu glorifier la capitale en l'opposant à Moscou (Pétersbourg, écrit Rozanov pour célébrer le bicentenaire de la ville, est une ville « infiniment plus réfléchie, éternelle, providentielle et plus céleste » que Moscou)⁷. Il s'agit-là, constate froidement Arsen'ev, des « jeux maladroits des écrivains avec les mots et les faits ». Les écrivains se focalisent sur l'antagonisme entre Saint-Pétersbourg et Moscou faisant croire que les villes russes vivent toujours enfermées dans le séparatisme et l'enclavement d'antan. Or la muraille de Chine est tombée et les ordres (*soslovija*) qui avaient été à l'origine des particularités propres à chacune des deux capitales sont en train de disparaître. Dépouiller Moscou et Pétersbourg de leurs mythes, faire tomber la muraille de Chine, comme le fait Arsen'ev, c'est légitimer la comparaison avec d'autres villes, ouvrir la voie à la recherche de déterminants objectifs et de traits communs, bref établir les fondements de l'objet des savoirs urbains.

« Ordre moyen » et production des savoirs : intellectuels et édiles

- 6 En définissant la ville comme foyer de culture et de pensée politique, Boris Čičerin se fonde sur une évaluation des rapports de forces au lendemain de la libération des paysans. Selon lui, la « fusion des ordres » qu'implique l'instauration d'un nouveau système d'administration locale risque d'avoir des conséquences désastreuses à la campagne, du fait de la disproportion quantitative et qualitative entre paysannerie et noblesse. En revanche, la même administration locale élue sera possible, voire souhaitable, en ville, où « l'ordre moyen » servira de tampon entre les deux extrêmes de la hiérarchie sociale. Or un tel ordre existe en Russie, affirme Čičerin, même s'il est restreint et « pauvre en forces éduquées »⁸. Ses deux composantes : « d'une part, la richesse déconnectée de l'éducation et, de l'autre, une éducation par trop étriquée et hésitante, déconnectée de la richesse », sont encore trop disproportionnées. Mais l'émergence d'un tel « ordre moyen fort » est la loi universelle de l'histoire et la Russie ne saurait y échapper⁹. Cette façon de concevoir les classes moyennes urbaines se révélera tenace dans le libéralisme russe. Trente ans plus tard, l'idée d'un rapprochement nécessaire entre « richesse » et « intelligence » reviendra avec une fermeté nouvelle sous la plume de Pavel Miljukov, jeune historien de l'université de Moscou, relégué en exil administratif à Rjazan'. Ses *Essais sur l'histoire de la culture russe*, publiés en 1896, ambitionnent de présenter l'évolution de la culture nationale à la façon de la *Kulturgeschichte* et d'en faire une science sociale. Miljukov est convaincu que la Russie poursuit la même logique de développement que les pays d'Europe, même si elle a été amenée à emprunter des chemins plus sinueux et plus longs¹⁰. La question des villes reçoit dans *Les Essais* un traitement traditionnel : sans base économique propre, « non viables », les villes russes ne devaient leur existence qu'à l'État ; les ordres urbains eux-mêmes avaient été créés « d'en haut » et les institutions corporatives, qui leur avaient été accordées, n'étaient que courroies de transmission aux mains de la bureaucratie centrale. Cette situation, reconnaît Miljukov, a radicalement changé avec l'instauration des municipalités en 1870. Passé ce seuil, le scepticisme de l'historien s'estompe : « Un tiers état russe est en train de se former à partir de différents éléments de notre passé et l'on y voit se dessiner les forces qui avaient été à l'origine de la vie culturelle de l'Europe contemporaine, à savoir celle du capital et celle du savoir »¹¹. Les connaissances et la conscience urbaine progressaient si lentement que Miljukov n'a pas hésité à reprendre la formule de Čičerin vieille de trente ans. Seul le terme de « tiers état », qui introduit la référence à la révolution de 1789, signale une nouvelle étape (notons que la brochure de l'abbé Sieyès, *Qu'est-ce que le tiers état ?* ne sera publiée en Russie qu'en 1906¹²). Wladimir Berelowitch a mis au jour, dans un article publié ici même, les sources de cette démarche. C'est *l'Histoire de la civilisation en Europe* de François Guizot, et, notamment, sa thèse des « deux libertés » qui forment la trame de l'histoire européenne : liberté intellectuelle et liberté politique, toutes deux ayant eu la ville pour origine¹³. L'argument est développé en profondeur dans l'article en question et il n'est donc pas nécessaire de le reproduire ici. Or si le leitmotiv de la fusion des « forces du capital et du savoir » reste par la suite présent dans le discours historique, il s'efface, sauf erreur, de l'analyse des classes urbaines contemporaines. La cause en semble claire : en 1905, Miljukov se retrouve à la tête du courant constitutionnel du « tiers état » et devient l'un des fondateurs du parti Cadet, ce symbole de l'ascension politique des « forces du

savoir ». Les deux composantes du « tiers état » urbain, le capital et l'intelligence, ont acquis une identité, des partis politiques et des représentations à la Douma d'État. Mais surtout, derrière les désignations elliptiques de « richesse » et de « savoir », se profile désormais une nouvelle stratification sociale.

- 7 Pourtant, ce n'est pas le processus de décomposition d'anciens ordres qui nous retiendra ici mais, au contraire, le rapprochement de milieux qui traînaient derrière eux une longue tradition d'inimitié et de mépris¹⁴. Le forum de cette rencontre est offert par l'institution de la douma municipale, cette instance de « l'auto-administration sociale ». Unique « espace public » au sens habermassien du terme avant 1905, les doumas permettent non seulement l'information et l'expression d'opinions mais encore l'engagement dans un travail social. Ainsi, avant même la réforme du statut municipal de Saint-Petersbourg en 1903, les municipalités des deux capitales comptaient un nombre élevé d'intellectuels. À Saint-Petersbourg, en 1897, ceux-ci représentaient 27 % de tous les édiles ; à Moscou, en 1900, 36,8 % des édiles avaient un diplôme d'études supérieures¹⁵. Quant à la réforme du statut urbain de la capitale en 1903, elle a introduit dans le cens électoral municipal, fondé sur l'impôt du bien immobilier, un cens de l'instruction (pour les électeurs actifs) et un cens fondé sur l'impôt de location. Ces deux innovations ont ouvert la douma à d'autres catégories de citoyens instruits que celle des propriétaires de biens immobiliers¹⁶. Ainsi, aux élections municipales de 1904 consécutives à cette réforme, plusieurs intellectuels et universitaires rejoignent la douma pétersbourgeoise. Citons l'historien Nikolaj Kareev, les juristes Anatoli Koni, Vladimir Nabokov et Konstantin Arsen'ev, ou encore le vice-président de l'Académie des beaux-arts, numismate de renom, le comte Ivan Tolstoj¹⁷. Comme le note Dmitrij Cygankov dans son étude sur la douma moscovite, cette cohabitation a altéré les habitudes de deux groupes : l'ethos universitaire s'insinue dans les familles des grands marchands où il n'était auparavant guère apprécié, tandis que la problématique urbaine, souvent rébarbative et « de bas étage », pénètre dans les esprits universitaires.

« Grande ville » et réseaux d'échanges internationaux

- 8 Au tournant du siècle, le mouvement d'émergence des villes des masses embrasse les deux continents, l'Europe et l'Amérique du Nord. C'est avec un certain retard, mais d'un grand bond, que la Russie s'intègre dans cette dynamique. L'ouvrage statistique d'Adna Weber publié à New York en 1899, qui ambitionne de couvrir le processus d'urbanisation à l'échelle mondiale, en apporte la preuve. Il souligne le caractère spectaculaire de l'envol des « *great cities* » russes ; la progression des centres industriels comme Łódź, ville polonaise de l'empire, ou de Moscou « serait regardée comme extraordinaire même en Amérique »¹⁸. En effet, selon les résultats du recensement de 1897, la population urbaine de Russie centrale s'élève à 13 %. Selon les calculs de Grigorij Šrejder, cet apôtre de la Russie urbaine, c'est même une croissance de 18,7 % si l'on prend pour référence les chiffres du dernier recensement partiel de 1885. Avec un rythme de croissance annuel de 1,56 %, la Russie dépasserait désormais l'Angleterre¹⁹ ! Et Šrejder de proclamer : « Désormais, les villes et la richesse qu'elles dégagent constituent un domaine à part entière de l'économie nationale ».
- 9 Ainsi de Berlin à Rome en passant par Chicago, la ville des masses – *Great City*, *Großstadt*, grande ville, et bientôt *bol'soj gorod* –, s'impose-t-elle comme un phénomène de civilisation mondiale. Ses paramètres de base : migrations, infrastructures, transports,

risques d'épidémie –, se ressemblent. Lieu de transferts internationaux par excellence, la grande ville forme ses professionnels à l'aune de savoirs communs. Ce sont ces spécialistes – architectes, gestionnaires, ingénieurs, urbanistes, hygiénistes, sociologues – qui assurent le transfert des savoirs urbains et détiennent les clefs de la modernité. En Russie, le développement « accéléré et combiné », pour utiliser la formule de Lev Trockij, caractérise aussi les transferts de savoirs urbains. Technologies et infrastructures urbaines importées se révèlent inutilisables sans un processus d'acculturation. Pour défendre leur cause et pour faire fonctionner la ville, les professionnels sont amenés à endosser également un rôle de pédagogue.

- 10 L'urbanisation entraîne dans son sillage un cortège de pathologies sociales, celles-là même que les populistes et les idéologues de l'autocratie croyaient à jamais étrangères à la ville russe. Pauvreté, épidémies, illettrisme, dépravation des enfants, condition féminine mobilisent les professionnels. Les descriptions et les diagnostics se multiplient. Citons à titre d'exemple la célèbre monographie *Po podvalam, čerdakam i ugovnym kvartiram Peterburga*, de M.I. Pokrovskaja. C'est une des « femmes médecins », comme l'on les appelait, qui représentaient la majorité des médecins municipaux. Elle était par ailleurs fondatrice d'un parti des femmes²⁰. Cette littérature de spécialistes connaîtra une véritable explosion au lendemain de 1906. Des dizaines de rapports, de brochures et de traités consacrés aux problèmes de l'hygiène, du logement ou de l'administration municipale verront alors le jour, suivis, dans les années 1910, des textes sur les cités-jardins et le socialisme municipal. Faut-il considérer ces publications de professionnels et d'édiles comme autant de textes écrits dans la situation d'urgence, voués à n'atteindre qu'un public limité ? Les élites urbaines russes sont restreintes et leur nécessaire capillarité – dont nous venons de faire état sur l'exemple des doumas municipales –, plaident *a contrario*.

- 11 Les exemples des transferts technologiques ratés sont légion. Citons-en un des plus caractéristiques, celui de la canalisation. On aurait tort de penser que l'acculturation dans ce domaine ne concerne que les classes populaires, les migrants de la campagne. Dans sa pièce *Meščane*, Maksim Gor'kij met en scène un étudiant révolutionnaire (Pierre) et un petit-bourgeois inculte (Perčihin) :

Perčihin : « Ça fait longtemps que je vis avec cette question : dis-moi, s'il te plaît,

Pierre, c'est quoi, une canalisation ? »

Pierre : « Qu'est-ce que tu vas encore chercher ? T'expliquer de façon que tu le comprennes, ça va être long ... et rasoir... »

Perčihin : « Mais toi, le sais-tu ? »

Pierre : « Évidemment, je le sais »

Perčihin (*scrutant avec méfiance le visage de Pierre*) : Hum....²¹

- 12 Il est clair que Pierre-l'étudiant n'en sait pas plus long sur cette mythique canalisation que son interlocuteur rétrograde. Cependant la culture urbaine, une culture nouvelle, inconnue, venue de l'étranger, doit être « portée » à tous les citoyens, pas seulement « au peuple ». Le médecin de la Direction des palais impériaux conseille à l'impératrice douairière Marija Fedorovna d'installer au palais Aničkov des canalisations intérieures et des glacières. On signale, en effet, l'apparition de nouveaux cas de choléra dans la capitale. Or la glace dont on se sert au palais provient des glacières du palais Tauride, jouxtant le bâtiment des maladies infectieuses de l'hôpital impérial. Elle arrive au palais Aničkov – deux charrettes par jour –, déjà polluée²². L'impératrice donne son accord pour installer les canalisations intérieures, mais trouve inutiles les nouvelles glacières. L'eau contaminée par les bacilles de la décharge continuera d'être consommée au palais.

L'acculturation était loin de concerner les seules couches populaires ; elle ne pouvait atteindre son but qu'à condition de s'inscrire dans un système de culture urbaine commun à tous les habitants, à tous les ordres, à toute la ville.

- 13 Il n'est donc pas étonnant de voir parmi les premiers hérauts de la culture urbaine un praticien. Aleksandr N. Nikitin est adjoint au maire de Saint-Petersbourg, journaliste aux *Sankt-Peterburgskie Vedomosti*. Partisan de réformes, on le retrouvera en juin 1905 faisant partie de la première délégation de constitutionnalistes à être reçue dans un palais impérial, où il défendra la cause des villes. En 1904, Nikitin publie un recueil d'articles, *Zadači Peterburga*²³, dans lequel il traite des ponts et du port maritime de la ville, de ses transports urbains, des canaux et des canalisations, et d'autres questions courantes. Mais Robert Park et Louis Wirth, fondateurs de la sociologie urbaine, que nous avons évoqués au début de cet article, ne sont-ils pas venus à la sociologie par le journalisme ? Le propre des sciences sociales n'est-il pas de viser au-delà des murs de l'université et d'entretenir des liens nourriciers avec d'autres acteurs sociaux que ceux ressortissant exclusivement du champ scientifique ?²⁴

Culture urbaine

- 14 C'est la postface au recueil de Nikitin qui le distingue de la littérature courante. Il s'agit, ni plus ni moins, d'un manifeste de la culture urbaine :

L'air de la ville rend libre, ouvre l'horizon mental, génère une mentalité libérée du conservatisme ankylosé et des préjugés, et un regard sur les individus et sur la société qui est à la base de l'entraide sociale. [...] C'est aux villes que nous devons toute notre culture contemporaine ; car toute la culture, au sens propre du mot, naît dans les villes, et c'est dans les villes qu'elle converge.²⁵

- 15 C'est un requiem pour la culture rurale, pour la Russie des champs et du manoir. La ville n'est plus désormais leur appendice, c'est un phénomène culturel en soi. Mais le texte de Nikitin, c'est aussi une revendication politique propre à la ville : « *Stadtluft macht frei* », proclame Nikitin, « l'air de la ville rend libre ».
- 16 Ce court texte de postface a été écrit, nous informe l'auteur, sous l'effet de l'exposition « Villes allemandes au xx^e siècle » qu'il venait de visiter à Dresde. Cette exposition, la première du genre, avait accueilli d'avril à septembre 1903, 400 000 visiteurs de tous les pays et pris la dimension d'un événement européen. L'Allemagne est à l'avant-garde du mouvement urbain : c'est là qu'on met en œuvre les premiers plans de zonage et d'extension, là aussi qu'est fondée, en 1904, la première revue d'urbanisme, *Städtebau*. En marge de l'exposition de Dresde avait eu lieu la présentation de l'ouvrage collectif *Die Grosstadt. Vorträge und Aufsätze zur Städteausstellung* [La Grande Ville : discours de présentation et contributions à l'exposition]. Cet ouvrage a été conçu par Theodor Petermann, éditeur et savant actif de Saxe, de concert avec la Fondation Franz Ludwig Gehe de Dresde, connue pour son soutien aux recherches en histoire économique et sociale. Comme le note Woodruff Smith, cet éclairage massif centré sur la question de la ville moderne doit être replacé dans le contexte du bras de fer qui opposait les forces modernes d'Allemagne à une société encore largement agraire et dominée par la classe des Junkers²⁶. Cet enjeu majeur explique aussi que Petermann soit parvenu à réunir, aux côtés d'industriels et d'hommes politiques, des universitaires venus d'horizons intellectuels et idéologiques divers. Le projet original prévoyait trois volets portant respectivement sur les aspects économique, spirituel et politique de la grande ville.

Mais, comme il est indiqué dans la préface, l'originalité de la contribution du professeur Georg Simmel de Berlin consacrée à la « mentalité urbaine » a pesé pour modifier ce programme en cours de route, Petermann s'étant proposé d'y adjoindre une contribution sur le même sujet, à savoir « Le Rôle spirituel de la grande ville » (le texte de Georg Simmel, en effet remarqué pour son originalité, sera à l'origine de l'école de Chicago). Le recueil *Die Großstadt* comporte donc en définitive, outre les deux essais que nous venons de mentionner, cinq contributions signées respectivement des historiens Karl Bücher et Dietrich Schäfer, des géographes Friedrich Ratzel et Georg von Mayr, et de l'économiste H. Waeting²⁷.

- 17 La plupart de ces noms étaient bien connus du public russe et l'on peut avancer sans trop de risque d'erreur qu'ils étaient également bien connus de Nikitin, ce partisan de la philosophie de l'entraide sociale de Kropotkin. Nous ne savons pas s'il avait lu le recueil (bien que l'on retrouve dans son texte certaines formulations de Petermann), mais devant les preuves de l'enthousiasme déployé par ce néophyte en culture urbaine, il nous semble indéniable que l'initiative éditoriale de Dresde a joué un rôle clef dans la cristallisation de ses idées²⁸. Voir des universitaires allemands adhérer de façon aussi *publique* et professionnelle à la cause de la ville ne pouvait que reconforter ce *citadin* russe en quête de légitimité. Rappelons que cette même année, en vertu de la nouvelle ordonnance électorale, plusieurs édiles diplômés ont rejoint la douma pétersbourgeoise. Était-ce le signal que les villes russes étaient en train de prendre leur place dans le mouvement moderne, dont Dresde avait montré la voie, et qu'elles constitueraient dorénavant, comme partout ailleurs, un foyer de culture ? C'est alors même qu'à Saint-Petersbourg les écrivains et les philosophes se penchent, désorientés, sur le sort de la culture russe, sur son maigre héritage matériel et son infinie quête spirituelle, pour lui prédire tantôt un avenir messianique, tantôt une fin apocalyptique, qu'un journaliste fait passer, transgressant brutalement, tel un contrebandier, les frontières du genre, un message sur l'avènement d'un nouveau paradigme culturel : le paradigme urbain.

Les sciences de la ville au lendemain de la révolution 1905. Deux essais de Max Weber : une réception difficile

- 18 Publié en 1910, l'ouvrage collectif consacré aux mouvements sociaux du début du siècle présentait deux chapitres dédiés aux questions urbaines. Ceci donne la mesure de l'ascension des villes dans la hiérarchie des forces sociales en Russie²⁹. Ce n'est plus seulement leur croissance démographique qui est évoquée, c'est aussi leur puissance politique. Changement notable, si l'on se souvient qu'à la fin du siècle encore, Sergej Witte³⁰, reprenant d'ailleurs à son compte l'analyse de *L'Histoire de la culture russe* de Miljukov, traitait les doumas municipales de « coquilles vides ».
- 19 Ces avancées des villes et les libertés constitutionnelles instaurées en 1906 donnent aux savoirs urbains un nouvel élan. Cependant le premier effort de soumettre les bouleversements de 1905 à une analyse sociologique viendra d'Allemagne. Il s'agit de deux essais de Max Weber, respectivement « Sur la situation de la démocratie bourgeoise en Russie », écrit en pleine insurrection de Moscou de janvier 1906, et « Le passage de la Russie à un pseudo-constitutionnalisme », publiés tous les deux dans *Archiv für Sozialwissenschaft und Socialpolitik*³¹. Quel sera leur apport à la pensée sociale russe ?

20 À l'université de Heidelberg, Weber entretient des contacts étroits avec la communauté d'étudiants et d'émigrés politiques russes. Lorsqu'il commence, vers la fin de 1904, à s'intéresser à l'empire des Romanov, ces liens lui seront précieux, dans la mesure où « contrairement à la philologie slave, les recherches scientifiques relatives aux voisins orientaux de l'empire allemand n'étaient guère développées dans les universités allemandes de l'époque »³². Max Weber suit de près l'évolution du mouvement constitutionnel russe, apprend la langue (comme Karl Marx quatre décennies auparavant), s'abonne aux journaux russes, multiplie les prises de contacts. En automne 1905, ses amis Petr Struve et Bogdan Kistjakovskij, tous deux piliers du mouvement libéral en émigration, l'Union de libération (*Sojuz osvoboždenija*), rentrent en Russie, où Struve devient l'un des fondateurs du parti constitutionnel-démocrate. De Saint-Pétersbourg, il invite Max Weber à écrire une préface à l'édition allemande du projet de Constitution élaboré par son parti. Les deux essais mentionnés ci-dessus sont le produit final de cette proposition. Ils sont rapidement traduits en russe par l'épouse de Kistjakovskij, et publiés à Kiev³³. Certes, ils ne concernent pas directement la problématique des villes. On peut même dire que la préoccupation centrale de Weber l'historien le porte vers le monde agraire précapitaliste. Il s'est d'ailleurs forgé de la Russie une image condensée en quatre éléments : autocratie, paysannerie collectiviste, Église et intelligentsia de type religieux. Cependant, comme le remarque pertinemment Dittmar Dahlmann, la préoccupation centrale de Weber *l'intellectuel* en ce tournant du siècle concerne le sort des libertés dans les conditions du capitalisme moderne³⁴. L'expansion rapide du capitalisme dans les pays où il est arrivé en retard, à savoir les États-Unis, l'Allemagne et la Russie, s'accompagne, selon Weber, de nouvelles formes d'oppression, de paternalisme et de nivellement. Dans ces deux derniers pays, en particulier, la bourgeoisie urbaine, moteur des luttes pour les droits politiques, se heurte à une résistance fédérée de l'immense bureaucratie d'État, liée par ses origines et par ses intérêts au trône impérial, et des forces agraires conservatrices, composées de grands propriétaires fonciers (Junker) et (en Russie) de paysannerie collectiviste. Sans que l'opposition ville/campagne soit explicitement présente, elle est au cœur de l'argumentation sur le rapport entre bourgeoisie et libertés politiques. Argument récurrent et central, nous l'avons vu, pour les historiens comme Kizevetter ou Miljukov, ou pour les activistes comme Nikitin. On peut penser que Weber connaissait la carrière qu'avait faite la thèse des « deux libertés » de Guizot auprès des libéraux russes et le potentiel politique universel dont ils l'avaient investie. Or tout le pathos libertaire et la logique d'analyse de Weber partent de la conviction que « la constellation des conditions préalables qui ont permis historiquement la genèse de la "liberté" moderne était unique et ne se répétera jamais »³⁵. Sans mentionner nommément Guizot, le savant allemand fixe les limites historiques à la validité de sa thèse. Entre la montée de la bourgeoisie urbaine et les libertés politiques, point de rapport prédéterminé. La répétition de la conjoncture en question est improbable dans les pays comme la Russie ou, à un degré moindre, l'Allemagne, qui n'ont pas connu d'époque d'individualisme et d'institutions politiques indépendantes semblables à celles qui avaient jeté les bases de la tradition libérale en France et en Angleterre³⁶. C'est une remise en question brutale de la tradition intellectuelle qui traverse en fil rouge la pensée moderne sur la ville russe. Mais cette révision ne trouvera guère d'écho, dans l'immédiat, auprès des sciences sociales russes³⁷. Tout au plus, l'apparition de ce savant d'envergure intellectuelle et éthique exceptionnelle sur l'horizon des débats russes a-t-elle fait prendre conscience du chemin restant à parcourir. Ainsi répondant à la demande de Weber, formulée en 1906, de lui faire

parvenir des publications sur « les questions du travail, des campagnes et de l'administration locale », le sociologue Bogdan Kistjakovskij écrit :

Comme je vous l'ai déjà dit, nous n'avons pas chez nous de travaux généraux concernant les domaines qui vous intéressent. [...] Nous disposons, en revanche, pour les domaines en question, de monographies élargies sur des thèmes particuliers. Cet état de choses s'explique par notre situation politique. [...] Dans la mesure où [...] les travaux d'ordre général, bons ou mauvais, sans parler de travaux excellents, nous font tout simplement défaut, je me limite à vous communiquer les noms des auteurs de monographies.³⁸

- 21 C'est dans cette perspective, à mon sens, qu'il faudrait poser la question relative aux recherches de Weber sur la ville, menées dans les années 1910-1913 et publiées à titre posthume³⁹. Le savant allemand a-t-il eu accès à la nouvelle production russe en la matière ? En connaissait-il les thèses les plus originales ? Au stade actuel des recherches, cette question reste sans réponse.
- 22 La traduction russe de *La Ville* paraîtra en 1923, alors que le Pays des Soviets est en proie à une *désurbanisation* sans précédent. Dans la préface au texte de Weber, Nikolaj Kareev déplore que le savant allemand ait arrêté son travail au seuil de l'époque moderne et qu'il ne l'ait pas doté d'appareil scientifique ; il signale aussi les difficultés de traduction posées par le style particulier de Weber et par le fait que « pour certains termes, on ne trouve pas d'équivalents en russe »⁴⁰. Le nom de Nikolaj Kareev n'est pas arrivé par hasard dans la publication. Professeur d'histoire universelle à l'université de Saint-Pétersbourg, connu pour son approche sociologisante et pour les ennuis qu'elle lui causa dans une faculté dédiée à l'empirisme, figure clef de l'Association des historiens, Kareev sera exclu de l'université en 1899 à cause de ses prises de position politiques. Il sera alors accueilli par le tout nouveau et libéral Institut polytechnique, où il innovera, en 1903, avec un cours de sociologie historique de la ville. Kareev consacre la première année à la ville antique, avant d'être empêché de poursuivre son projet.

Hérauts de la « grande ville »

- 23 L'urbanisation rapide de la Russie et la croissance de ses grandes villes, la nouvelle richesse de la bourgeoisie et la renaissance culturelle à laquelle elle était associée, la montée en puissance des doumas municipales et, enfin, l'enracinement urbain, désormais indubitable, du prolétariat industriel, constituaient autant de facteurs qui poussaient à la révision du paradigme rural. Pour le bien et pour le mal, le phénomène de la grande ville se présentait comme signe de la modernisation et de l'occidentalisation du pays. La devise brandie par Nikitin – « l'air de la ville rend libre » – ralliait partisans, exégètes et propagateurs.
- 24 Ainsi Fedor Enakiev, ingénieur devenu urbaniste, auteur du plan d'aménagement de Saint-Pétersbourg élaboré entre 1909 et 1915, se réfère-t-il explicitement à Nikitin dans *Zadači preobrazovanija Sankt-Peterburga*⁴¹. Mais s'il reprend sa devise, la suite de l'argumentation se situe sur un terrain résolument sociologique : « La ville contemporaine est un institut social : constructions, infrastructures ou même esthétique architecturale ont pour origine et pour finalité la société »⁴². L'essence du fait urbain repose sur la multiplicité et la variété des contacts humains, et tout ce qui contribue à les intensifier, des chemins de fer jusqu'à la diffusion de la parole écrite, participe de l'histoire de la ville. Ces thèses, qu'on lira sous une forme plus élaborée un quart de siècle plus tard chez les sociologues de Chicago, postulent le caractère objectif et systémique

des processus urbains ; elles impliquent que la ville doit être considérée dans son ensemble et non selon les critères particularistes de *soslovija* ou de quartiers. L'aménagement urbain est fonction de la société urbaine, voire civile (*graždanskoe obščestvo*) qui se pense comme telle ; dans les villes russes, elle tarde à se constituer⁴³. Parfaitement au fait des nouveautés de la vie municipale dans le monde et de la littérature du sujet, poussant son enquête jusqu'aux États-Unis, Enakiev constate que la prise de conscience des impératifs posés par la grande ville est plus lente encore que la construction de la société civile : « Le courant de réformes urbaines qui traverse les villes européennes n'a même pas effleuré Pétersbourg ou Moscou »⁴⁴. Enakiev sera aussi le premier, avec Aleksandr Benua, à mettre en évidence la fonction emblématique de l'architecture urbaine dans le marquage des institutions du pouvoir : un demi-siècle après les Grandes Réformes, écrit-il, les pouvoirs issus de la société civile sont toujours absents du paysage de la capitale, où règnent exclusivement façades et formes impériales.

- 25 Ivan Ozerov, membre du Conseil d'État, professeur de droit financier à l'université de Moscou, auteur d'ouvrages sur la politique fiscale et la politique sociale russes dans une perspective comparatiste, est un autre héraut de la « grande ville ». Avec son ouvrage *Les grandes villes* publié en 1906, il est même propagateur de cette notion en Russie⁴⁵. S'il ne cite pas Nikitin, Ozerov hérite de son enthousiasme néophyte, qu'il fait compléter par la lecture des œuvres de science-fiction d'Edward Bellamy et de H.G. Wells⁴⁶ :

Dans les grandes villes s'accumule une masse d'énergie humaine, de volonté et d'intelligence [...] c'est là qu'apparaissent les meilleurs exemplaires de la culture humaine [...]. Les villes insufflent de l'énergie aux hommes. Les grandes villes génèrent le sens de la communauté et la solidarité ; elles créent la civilisation. Le progrès en Russie se décline en termes d'urbanisation ; la grande ville saura offrir à ses habitants tous les merveilleux bienfaits du progrès.⁴⁷

- 26 Parmi les publications étrangères citées dans *Les Grandes villes* figure le recueil *Les villes allemandes*, rédigé à partir de l'exposition de Dresde (1903), mais le tableau du mode de vie de la grande ville peint par Ozerov est, à n'en pas douter, inspiré par le texte de Simmel dont nous avons fait état plus haut⁴⁸. Ozerov déploie une connaissance détaillée des tendances et des publications récentes, en particulier celles venant d'Angleterre et d'Allemagne, et évoque l'arrivée des États-Unis sur l'horizon européen et russe. Sa discussion du système municipal est fondée sur une comparaison approfondie avec les villes d'Europe occidentale et alimentée d'ouvrages étrangers, dont certains déjà accessibles en russe (entre autres F. Fritsch, *Die Stadt der Zukunft*, Leipzig, 1896, Adna Weber, *The Growth of the Cities in the XIXth Century*, 1899, Albert Show, *Gorodskie upravlenija v Zapadnoj Evrope* [L'administration urbaine en Europe de l'Ouest], M., 1899) ; les thèses de Guizot, Thierry, Sismondi et Simmel sont présentées. Si ce type de compilations comparatistes était un procédé courant dans la bureaucratie russe, où il constituait une étape préalable aux réformes, à présent, il fait partie de la pédagogie sociale et bénéficie d'une large diffusion. Cependant – et c'est un autre aspect intéressant pour l'historien des sciences sociales –, l'idéal déclaré d'Ozerov est double : d'une part, citoyen de la grande ville, il revendique la perspective universaliste ; de l'autre, il reste sensible aux particularités russes, et notamment au contexte rural de la ville russe. Il se nourrit de l'utopie de H.G. Wells, mais, parallèlement, il fait sienne la vision du « retour aux champs » d'Émile Vandervelde et souligne l'apport de la science sociale russe – Miljukov, Kovalevskij, Tugan-Baranovskij, Kareev – à la théorie du socialiste belge⁴⁹.

L'aspect « désurbaniste » de cette perspective, si bien ancré dans la pensée russe du xix^e siècle, garde manifestement toute sa force d'attraction.

Ville rurale

- 27 Dès la fin 1906, les réformes agraires de Stolypin – dissolution de la commune rurale et soutien au paysan individuel fort –, déclenchent un formidable mouvement migratoire. Cinquante ans après la fin du servage, la campagne russe dévoile son immense réservoir de force de travail. L'afflux massif des va-nu-pieds dans les centres industriels éveille des peurs urbaines. Les notions mêmes de ville et de culture urbaine chancellent. La première revue nationale consacrée aux villes, le bihebdomadaire *Gorodskoe delo* ouvre son premier numéro, au début de 1909, en dégageant les dimensions de ce problème :

Les villes russes entrent dans une ère nouvelle. L'afflux de la population rurale, massif et inorganisé, ne fait que commencer dans nos villes, alors qu'il touche pratiquement à sa fin en Occident. Les villes russes, qui se sont développées, pour la plupart, sous forme de centres administratifs, ne sont guère préparées pour accueillir cette population migrante. Des tâches nouvelles, un grand travail d'acculturation (*kul'turnaja rabota*) les attend.⁵⁰

- 28 C'est dans cette perspective qu'il faut situer la contribution majeure à la pensée urbaine apportée par Venjamin P. Semenov-Tjan-Šanskij. Géographe, directeur du département des statistiques au ministère de l'Industrie et du Commerce, il publie en 1910 *La ville et la campagne dans la Russie européenne*⁵¹. Le professeur V.E. Den, chargé de rédiger un rapport sur cet ouvrage pour l'Académie des sciences, remarque à juste raison que le titre est quelque peu trompeur, l'auteur traitant essentiellement « de ville et du développement de la vie urbaine en Russie »⁵². Semenov-Tjan-Šanskij prend pour prétexte de sa réflexion le recueil *Villes de Russie en 1904*, publié par son propre ministère à partir des données du recensement général de 1897 (auquel il avait participé)⁵³. Il en conteste d'emblée la démarche méthodologique, à savoir la définition de la ville à partir de critères en usage international, tels que nombre d'habitants et statut administratif.
- 29 Les outils européens ne sauraient être mécaniquement transposés sur le terrain russe, affirme Semenov-Tjan-Šanskij, dans la mesure où l'histoire des villes russes a suivi une trajectoire particulière. Deux moments, notamment, l'avaient infléchi : la création des villes à fonction administrative et militaire sous Catherine II (40 % de toutes les villes de l'empire) ; « la longue période de transition entre le village et la ville, entre activités urbaines et agricoles », autrement dit, la durée prolongée du servage. Ainsi les critères établis pour les villes occidentales ne parviennent pas à rendre compte des particularités et du potentiel de développement urbain en Russie. Pour ne citer qu'un seul exemple, la majorité des agglomérations classées comme « villes », car dépassant le seuil de population exigé et dotées d'institution municipale, ont l'aspect d'un village avec une population employée majoritairement dans l'agriculture. À l'inverse, de nombreuses bourgades industrielles, surgies sur la base du travail servile, ont gardé, après l'émancipation, le statut de « bourgades de type urbain » (*poselki gorodskogo tipa*), tandis que leur démographie et leur type d'économie les qualifieraient aisément pour la catégorie « ville ». À telle enseigne que le recueil *Villes en Russie en 1904* a introduit, sans trop se formaliser, une sous-catégorie spécifique : « ville-village » (*gorod-selo*)⁵⁴. Quant aux grandes villes industrielles, elles portent toutes, insiste l'auteur, l'empreinte du poids démographique des migrants ruraux et de la séparation tardive, toujours inachevée, des activités urbaines et agricoles. Avec leur tissu lâche et parsemé de jardins,

avec leur bâti en bois sans étage, souffrant de sous-équipement chronique en chaussées, canalisations, transports et autres infrastructures, dépourvues d'institutions culturelles, elles peuvent difficilement être comparées aux villes occidentales. Population, économie et jusqu'au paysage, tout y témoigne de « l'alliage » d'éléments urbains et ruraux⁵⁵. Comme le remarque V.E. Den, la proposition de Semenov-Tjan-Šanskij d'adjoindre au critère démographique celui du volume d'échanges et de l'occupation professionnelle dans les domaines commercial et industriel, est très proche de la définition de la ville donnée par Werner Sombart.

- 30 L'importance de cet essai n'a pas échappé aux contemporains : distingué par l'Académie des sciences par le prix Ahmatov, il sera présenté à l'exposition internationale de Rome en 1911.
- 31 À la prise du pouvoir par les théoriciens marxistes, l'ouvrage de Venjamin Semenov-Tjan-Šanskij sera relégué aux oubliettes. Il ne sera réintroduit dans le circuit scientifique qu'en 2001, grâce aux chercheurs de l'Institut de géographie de l'Académie des sciences de Russie⁵⁶. Mais sa thèse sur la pénétration massive des éléments ruraux dans la ville russe aura, entre-temps, inspiré bien des travaux, notamment sur la « ville de migrants », sans que, d'ailleurs, son origine fût toujours dûment identifiée. Le concept de « ruralisation de la ville » (*okrest'janivanie goroda*), appliqué aujourd'hui tant à la ville d'ancien régime qu'à la ville soviétique, n'est pas étranger, non plus, aux travaux de Venjamin Semenov-Tjan-Šanskij⁵⁷.
- 32 Nous avons tâché d'esquisser ici quelques pistes de la recherche relative aux débuts des savoirs urbains russes. Tout d'abord, ses concepteurs : une poignée de passionnés, comme dirait Alexandre Koyré, de la grande ville et de la culture urbaine, qui ne se recrutaient pas nécessairement, ni même majoritairement, en milieu universitaire ; professeurs, ils ont souvent pratiqué la problématique urbaine en dehors de l'université. La deuxième piste visait à établir les voies intrinsèques de transmission des acquis et de construction de la discipline. Troisièmement, enfin, il s'est agi d'identifier les sources nationales et étrangères : si les théories et concepts étrangers étaient abondamment cités et transposés, leur rôle se limitait souvent à légitimer la nouvelle problématique, sans que la cohérence d'emprunt soit une préoccupation majeure, ou encore à inspirer la recherche des équivalents russes. Parfois encore, comme c'était le cas de Weber, la réflexion des savants étrangers sur les villes russes est restée tout simplement ignorée.

NOTES

1. Robert Park, « La communauté urbaine, un modèle spatial et un ordre moral », in Marcel Roncayolo, Thierry Paquot, eds., *Villes et civilisations urbaines, XVIII^e-XX^e siècle*, P. : Larousse, 1992, p. 328.

2. Louis Wirth, « Le phénomène urbain comme mode de vie », in Roncayolo, Paquot, eds., *Villes et civilisations urbaines, XVIII^e-XX^e siècle*, p. 319.

3. Boris N. Čičerin, *Neskol'ko sovremennyh voprosov* [Quelques questions actuelles], M. : Gosudarstvennaja publičnaja istoričeskaja biblioteka Rossii, 2002, p. 101-102.
4. Jurij M. Lotman, « Simvolika Peterburga : problemy semiotiki goroda » [La symbolique de Pétersbourg : problèmes de la sémiotique de la ville], Vladimir N. Toporov, « Peterburg i peterburgskij tekst russkoj literatury » [Pétersbourg et le texte pétersbourgeois de la littérature russe], in *Semiotika goroda i gorodskoj kul'tury : Peterburg* [Sémiotique de la ville et de la culture urbaine : Pétersbourg], *Trudy po znakovym sistemam*, vol. XVIII, Učenyje zapiski Tarturskogo gosudarstvennogo universiteta, 1984.
5. Donald Fanger, *Dostoevski and Romantic Realism : A Study of Dostoevsky in Relation to Balzac, Dickens and Gogol*, Cambridge, MA : Harvard University Press, 1965.
6. Vjačeslav Ivanov, « Krizis individualizma » [La crise de l'individualisme, 1905], *Voprosy Žizni, Rodnoe i vselenskoe* [Questions de vie : natif et universel], M. : Respublika, 1994.
7. « Iz obščestvennoj hroniki » [Chronique de la vie sociale], *Vestnik Evropy*, SPb., juin 1903, t. 3, p. 821-825.
8. Čičerin, *Neskol'ko sovremennyh voprosov*, p. 112.
9. *Ibid.*, p. 78
10. Pavel N. Miljukov, *Očerki po istorii russkoj kul'tury* [Essais sur l'histoire de la culture russe], 4 vol., M., 1896. L'histoire des villes et des classes urbaines est traitée dans le premier volume, chap. IV, section II. Nous citons d'après l'édition : SPb. : Mir božij, 1900.
11. *Ibid.*, vol. I, p. 202. Nous reprenons la traduction de Wladimir Berelowitch, « Villes libres et franchises urbaines dans l'historiographie russe du XIX^e et du début du XX^e siècle : les références occidentales », dans ce même numéro.
12. E. Sijes, *Čto takoe tret'e soslovie ?* [Sieyès, Qu'est-ce que le tiers état ?], SPb, 1906, préface de V. Bogučarskij.
13. Berelowitch, « Villes libres et franchises urbaines ... », dans ce même numéro.
14. Voir : « The Problem of the Middle. Obshchestvennost' as Civil Society », in Edith W. Clowes, Samuel S.D. Kassow, J.L. West, eds., *Between Tsar and People : Educated Society and the Quest for Public Identity in Late Imperial Russia*, Princeton, 1991.
15. L.F. Pissar'kova, *Moskovskaja gorodskaja дума, 1863-1917* [La douma urbaine de Moscou, 1863-1917], M. : Mosgorarhiv, 1998, p. 131.
16. V.A. Nardova, *Samoderžavie i gorodskie dumy v Rossii v konce XIX-načale XX veka* [L'autocratie et les doumas urbaines en Russie, fin du XIX^e-début du XX^e siècle], SPb. : Nauka, 1994, p. 132.
17. *Ibid.*, p. 135.
18. Adna Ferrin Weber, *The Growth of the Cities in the XIXth Century*, New York, 1899, p. 105-109. Traduction russe : *Rost gorodov v XX stoletii*, trad. A. Kotel'nikov, éd. Kuskova, SPb., 1903.
19. G.I. Šrejder, « Gorodskaja kontr-reforma 11 ijunja 1892 goda » [La contre-réforme urbaine du 11 juin 1892], in *Istorija Rossii v XIX^e veke* [Histoire de la Russie au XIX^e siècle], vol. V, SPb., s.d., p. 181.
20. M.I. Pokrovskaja, *Po podvalam, čerdakam i ugovnym kvartiram Peterburga* [Dans les sous-sols, les greniers et les garnis de Pétersbourg], SPb., 1903.

21. A.M. Gor'kij, *Meščane* [Les Petits-bourgeois], *Polnoe sobranie sočinenij v 25 tomah* [Œuvres complètes en 25 volumes], M., 1970, vol. 7, p. 20.
22. RGIA [Rossijskij gosudarstvennyj istoričeskij arhiv – Archives historiques d'État de Russie], f. 474, op. 1, O dokladah Ego Veličestvu Gosudarini Imperatrice Marii Fedorovnoj čerez stojaščih pri Eja Veličestve Gosudarini Imperatrice o delah Upravljenja Sobstvennogo Ego Imperatorskogo Veličestva Dvorcom, d. 166, Doklad o merah bor'by s epidemičeskimi zabojevanijami, 9 sentjabrja 1910 [Rapport sur les mesures de lutte contre les maladies contagieuses, 9 sept. 1910], l. 18.
23. Aleksandr N. Nikitin, *Zadači Peterburga* [Les problèmes de l'avenir de Pétersbourg], SPb., 1904.
24. Louis Chevalier, « Le problème de la sociologie des villes », in Roncayolo, Paquot, éd., *Villes et civilisations urbaines*, p. 335-352.
25. Nikitin, *Zadači Peterburga*, p. 185.
26. Woodruff D. Smith, *Politics of Sciences of Culture in Germany, 1840-1920*, Oxford University Press, 1991, p. 204-218.
27. Theodor Petermann, *Die Großstadt : Vorträge und Aufsätze zur Städteausstellung*, Dresde : Zahn & Fensch, 1903. Y ont contribué : Karl Bücher de Leipzig, « Die Großstadt im Gegenwart und Vergangenheit », Friedrich Ratzel de Leipzig, « Die Geographische Lage des grossen Städte », Georg von Mayr de Munich, « Die Bevölkerung der Großstadt », H. Waeting de Müntzern, « Die wirtschaftliche Bedeutung der Großstadt », Georg Simmel de Berlin, « Die Großstädte und das Geistesleben », Th. Petermann de Dresde, « Die geistige Bedeutung der Grossstadt », Dietrich Schäfer de Heidelberg, « Die politische und militarische Bedeutung der Grossstadt ». Dans cette liste, seul D. Schäfer se présente comme ennemi de la *Großstadt* (et du juif Simmel). Les grandes villes encouragent selon lui un mélange des populations, alimentent la démocratie, le socialisme et la lutte des classes, menacent la saine constitution de la nation allemande, grandie dans les champs.
28. Entre ses travaux de sociologie sur la différenciation sociale et les textes néo-kantiens, sept ouvrages de Georg Simmel ont été traduits en russe ; les travaux d'histoire économique de Karl Bücher figurent en référence constante chez Tugan-Baranovskij et chez Miljukov.
29. A. Ermanskij, « Vystuplenija gorodskih samoupravlenij. S"ezdy gorodskih dejatelej » [Prises de position des municipalités urbaines. Congrès des activistes urbains], F. Dan, « Očerok političeskoj evoljucii buržnaznyh elementov gorodskogo naselenija » [Évolution politique des éléments bourgeois de la population urbaine], in L. Martov, P. Maslov, A. Potresov, éd., *Obščestvennoe dvizenie v Rossii v načale xxogo veka* [Le mouvement social en Russie au début du xxe siècle], SPb, 1910, vol. 2. Cf. aussi Ewa Bérard, « La question urbaine dans les débats constitutionnels en 1905 », *Cahiers du monde russe*, 48 (2-3), avril-sept 2007, p. 355-364.
30. *Konfidencjal'naja zapiska Ministra Finansov Stats Sekretarja S.Ju. Witte, Samoderžavie i zemstvo* [Note confidentielle du ministre des Finances S.Ju. Witte, Autocratie et zemstvo], Préface de Petr Struve, Stuttgart, 1903.
31. Max Weber, « Zur lage der bürgerlichen Demokratie in Russland », « Russlands Übergang zum Schein-Konstitutionalismus », in Max Weber, *Gesamtausgabe. Abt. I/10, Zur Russische Revolution von 1905. Schriften und Reden 1905-1912*, Wolfgang J. Mommsen, éd., en collaboration avec Dittmar Dahlmann, Tübingen : J.C.B.Mohr (Paul Siebeck), p. 71-685. De

larges extraits de ces deux essais sont traduits in Max Weber, *Œuvres politiques, 1895-1919*, trad. d'E. Kauffman, J.-Ph. Mathieu, M.-A.Roy. Présentation d'E. Kauffman, Introduction de C. Colliot-Thélène, P : Albin Michel, 2004.

32. Weber, *Zur Russische Revolution von 1905. Schriften und Reden 1905-1912*, Préface, p. 42. Cf. aussi Dittmar Dahlmann, « Max Weber et la Russie », *Slavica occitania*, 30, 2010 « Transferts culturels et comparatisme en Russie », Michel Espagne, éd., p. 276. Dittmar Dahlmann passe en revue les travaux consacrés au thème « Max Weber et la Russie » et en fournit une bibliographie exhaustive. Son travail permet de constater qu'autant la question de la place qu'occupe la Russie dans l'œuvre de Weber est abondamment traitée dans l'historiographie internationale, autant la question de la réception de cette œuvre en Russie – celle qui nous intéresse ici en premier chef – ne l'est que sporadiquement.

33. Maks Veber, *Istoričeskij očerk osvoboditel'nogo dvizenija v Rossii i položenie buržuaznoj demokratii* [Essai historique sur le mouvement de libération en Russie et la position de la démocratie bourgeoise], Traduction autorisée. Préface : S.I. Živago, « K voprosu o nastojaščem političeskom razvitii Rossii [Du développement politique actuel en Russie] », Kiev, 1906. Un compte rendu est également paru dans *Byloe*, n° 7, 1906, p. 314-316.

34. Dahlmann, « Max Weber et la Russie », p. 270.

35. Weber, *Œuvres politiques, 1895-1919*, p. 174.

36. David Beetham, *Max Weber and the Theory of Modern Politics*, Londres, 1974, p. 204.

37. Il est en tout cas difficile d'en déceler les traces dans 1905 de Lev Trockij, cette autre analyse d'envergure de l'année révolutionnaire (1909, Allemagne). On peut se demander, en revanche, si la thèse de Weber sur *Unhistorische Freiheit* – la liberté a-historique qui n'a pas d'appui organique dans le passé de la nation – n'a pas été prise en considération par Aleksandr Kizevetter. Comme le relève Pavel Miljukov, la thèse de doctorat d'État de Kizevetter, publiée en 1909, *Gorodskoe položenie Ekateriny II 1785 g. Opyt istoričeskogo kommentarija* [La Charte urbaine de Catherine II, 1785 : Essai de commentaire historique], débouche sur une note pessimiste quant à la tradition de l'indépendance des doumas municipales : « La pratique de l'administration urbaine [du temps de Catherine II] soumit les doumas au pouvoir monarchique bien plus encore que ne l'exigeât la lettre de la loi ». Cité in M.G. Vandalokovskaja éd., P.N. Miljukov, *Očerki istorii istoričeskoj nauki* [Histoire de la science historique], M. : Nauka, 2002, p. 502. Ce scepticisme diffère bien du programme intellectuel affiché par Kizevetter au début de sa recherche sur le *self-government* urbain. Pour une autre lecture des essais de Weber, voir les *Mémoires* du prince A.D. Golicyn, de Harkov', député à la III^e Douma d'État, qui les évoque à l'appui de sa thèse sur l'inanité politique de la première Douma. Cf. A.D. Golicyn, *Vospominanija* [Mémoires], M., 2008. p. 263.

38. Lettre de B.A. Kistjakovskij à Max Weber du 6 (19) mai 1906. Citée in *Gesamtausgabe. Abt.I/10. Zur Russische Revolution von 1905. Schriften und Reden 1905-1912*, p. 16.

39. L'étude de Manfred Hildermeier « Max Weber und die russische Stadt » porte sur les questions d'historiographie et sur la validité des catégories weberiennes par rapport à la ville russe. La question d'éventuelles sources russes dans l'œuvre de Weber n'est en revanche pas discutée (in H. Bruhns, W. Nippel, eds., *Max Weber und die Stadt in Kulturvergleich*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 2000).

40. Cf. Maks Veber, *Gorod* [Max Weber, La Ville], Petrograd : Nauka i škola, 1923, trad. de B.N. Popov, rédaction et préface du prof. N.I. Kareev. Tirage 3 000 ex., p. 3-6.

41. F.E. Enakiev, *Zadači preobrazovanija Sankt-Peterburga* [Problèmes de la transformation de Saint-Pétersbourg], SPb., 1912. Le livre reprend, en l'élargissant, la contribution présentée par Enakiev au IV^e congrès des architectes en décembre 1911 : « Osnovy razvitiia sovremennykh gorodov [Les bases du développement des villes modernes] », in *Trudy IV s'ezda russkikh zodčih*, p. 607-624. Le plan d'aménagement de Saint-Pétersbourg a été élaboré en collaboration avec Leontij N. Benua, qui en avait été l'initiateur, et Marian M. Peretjatkovič.
42. Enakiev, *Zadači preobrazovanija Sankt-Peterburga*, p. 20.
43. *Ibid.* p. 80.
44. *Ibid.* p. 15.
45. I.H. Ozerov, *Bol'sie goroda, ih zadači i sredstva upravlenija* [Les grandes villes, leurs objectifs et moyens de gestion], M., 1906.
46. H.G. Wells, *Anticipations of the Reaction of Mechanical and Scientific Progress upon Human Life and Thought*, 1901 (trad. russe : *Predvidenija o vozdejstvii progressa mehaniki i nauki na čelovečeskiju žizn' i mysl'*, M., 1902) ; Edward Bellamy, *Looking backward*, 1881.
47. Ozerov, *Bol'sie goroda*, p. 26, 48-49. Tous ces bienfaits du progrès sont à la portée des villes russes, à condition, précise Ozerov, de la réforme municipale. L'institution du *self-government* urbain est, en effet, toujours régie par la loi de 1892 qui en limite singulièrement l'assiette électorale et l'indépendance par rapport au pouvoir central.
48. Robert Wuttke, éd., *Die deutschen Städte : Geschildert nach den Ergebnissen der ersten deutschen Städteausstellung zu Dresden 1903*, Leipzig : 1904.
49. Émile Vandervelde, *L'exode rural et le retour aux champs*, 1903. (trad. russe de D.S. Gorskov : *Begstvo iz derevni i vozvraščenie k poljam*, préface du prof. A.F. Fortunatov, M., 1904).
50. « Ot redakcii [De la rédaction] », *Gorodskoe delo*, n° 1, 1^{er} janvier 1909. La revue a été fondée par Lev A. Velihov et D.D. Prokopovič, tous deux Cadets. Arrêté en 1923 et rapidement libéré, Velihov enseigne ensuite à l'Institut polytechnique de Don avec titre de professeur. En 1928, il publie *Osnovy gorodskogo hozjaistva* [Précis de l'économie urbaine], M.-L., dont le titre « gestionnaire » cache un véritable traité de sociologie des villes. Il est de nouveau arrêté en 1938 et condamné à huit ans de Goulag. Il est réhabilité en 1989.
51. V.P. Semenov Tjan-Šanskij, « Gorod i derevnja v Evropejskoj Rossii [La ville et le village en Russie européenne] », *Zapiski Imperatorskogo russkogo geografičeskogo obščestva po otdeleniju statistiki* [Notes de la Société impériale russe de géographie, département des statistiques], vol. X, n° 2, SPb., 1910. B. Kerblay mentionne cet « ouvrage classique », caractéristique du courant géo-anthropologique, dans son article « La ville : essai de confrontation des doctrines soviétiques et occidentales sur le phénomène urbain », *Annuaire de l'URSS*, 1967.
52. V.E. Den, *Sbornik otčetov o premijah i nagradah za 1911 g. O sočinenii Semenov-Tjan-Šanskogo : Gorod i derevnja v Evropejskoj Rossii* [Recueil des rapports sur les prix et récompenses pour 1911. De l'ouvrage de Semenov Tjan-Šanskij « La ville et le village en Russie européenne], Petrograd, 1916, p. 101.
53. *Goroda Rossii v 1904 godu* [Villes de Russie en 1904], Central'nyj statističeskij komitet MVD, SPb., 1906.
54. Semenov Tjan-Šanskij, *Gorod i derevnja v Evropejskoj Rossii*, p. 47-48.

55. *Ibid.*, p. 52-56. Ce type de bâti a donné lieu à l'expression « la Russie de bas étage » (*odnoetažnaja Rossija*) qui désignait le vivier urbain de l'obscurantisme antisémite des Cents noirs.

56. T. Nefedova, P. Poljan, A. Trejviš, éd., *Gorod i derevnja v Evropejskoj Rossii. Sto let peremen. Pamjati Venjamina Petroviča Semanova-Tjan-Šanskogo* [La ville et le village en Russie européenne : cent ans de changements. À la mémoire de Venjamin Petrovič Semenov Tjan-Šanskij]. M., 2001. Cf. aussi P.M. Poljan, *Venjamin Petrovič Semenov-Tjan-Šanskij. 1870-1942*, M., 1989, p. 29.

57. Voir par exemple B.N. Mironov, *Socjal'naja istorija Rossii. Genezis ličnosti, demokratičeskoj semi, graždanskogo obščestva i pravovogo gosudarstva* [Histoire sociale de la Russie. Genèse de la personnalité, de la famille démocratique, de la société civile et de l'État de droit], SPb., 1999, vol. I, p. 342 et Moshe Lewin, *La formation du système soviétique*, P. : Gallimard, 1985, p. 311.

RÉSUMÉS

Résumé

Jusqu'à la fin du xix^e siècle, le faible poids économique de la ville russe freine la reconnaissance de son potentiel social et culturel autonome. Au tournant du siècle, c'est une « poignée de passionnés » (Alexandre Koyré) de la grande ville, venant pour la plupart des marges du monde universitaire (médecins, architectes, journalistes), qui jette les bases des savoirs urbains. Ils sont rejoints par des savants universitaires, géographes, historiens, statisticiens. Des penseurs libéraux, de Čičerin à Miljukov, cherchent à dégager le rôle de la ville dans la marche du pays vers les libertés politiques. La question de la construction de la discipline et de la transmission des acquis est discutée par le biais de production éditoriale et journalistique, ainsi qu'en scrutant l'engagement des porteurs des savoirs urbains dans le travail municipal. On s'emploie enfin à identifier les sources étrangères de la réflexion sur la culture et la société urbaines, et l'implication de cette réflexion dans les réseaux internationaux.

Abstract

Until the end of the nineteenth century, the economic weakness of Russian towns made it difficult to acknowledge their autonomous social and cultural potential. At the turn of the century, however, a "handful of people with a passion" (Alexandre Koyré) for the large city laid the foundations of a new discipline, urban knowledge. Physicians, architects and journalists, they came mostly from the fringes of the academic world and sparked new scientific interest on the part of historians, geographers, and statisticians. Liberal thinkers such as Chicherin and Miliukov insisted on the role of the city in the history of Russia's political liberties. Our study of the creation of this new field and the transmission of its findings relies on a scrutiny of publications, translations and newspapers, as well as the involvement of its initiators in municipal work. Last, we try to identify the foreign sources of urban knowledge and its developments abroad.

AUTEUR

EWA BÉRARD

CNRS-ENS, UMR 8547, « Transferts culturels »